

6. PRIERE

1. Code. Dans nos sociétés où Dieu et l'Homme sont souvent déclarés culturellement morts, le mouvement ou le groupe que certains décrivent comme un phénomène mondain sans plus ou expliquent comme une religion parmi d'autres (la religion dite chrétienne), ^{C'est une chose, c'est fait} ses premiers adeptes l'ont compris comme Eglise et partenaire d'une puissance transmondaine qu'ils ont appelée Christ. Ainsi, la situation actuelle de la pensée rend-elle malaisée la compréhension de cette auto-compréhension.

Il semble qu'on puisse dire que le groupe-Eglise a eu à l'origine le sentiment de devoir son existence au double fait qu'il s'est reçu comme l'effet d'une prière et comme une école de prière et qu'il a reçu de là la capacité de demeurer dans la forme de louange et d'impétration qui découlait de la compréhension qu'il avait de son essence.

Car on peut, entre autres manières de dire, appeler prière le code (génétique) qui a présidé à la naissance et au développement de cet organisme et à l'institution en lui de ces pratiques ou organes vitaux que sont, avec les ministères, l'eucharistie et l'oraison dominicale. Or, comme on va le dire, la structure originelle et originante de ces pratiques est non seulement ternaire ou triadique mais proprement trinitaire et, quels que soient les moments et les agents où et par qui ces pratiques furent formées et devinrent régulatrices de la conduite, ses praticiens n'ont pas pensé qu'en les canonisant ce sont eux qui les instituaient et ils en ont attribué la création à un prédécesseur unique. Selon eux, parce qu'il avait manifesté dans son mourir que le nom de Dieu est Père et parce que, de la manière dont on croyait constater qu'il se survivait, on avait conclu que le Souffle vivifiant avait commencé de ressusciter les "morts", celui-là devait être compris et confessé par eux comme le Fils par excellence et comme la médiation entre le Père de tous et l'Esprit universel. Tout indique en effet que c'est cette structure transtemporelle dégagée de cet unique point-événement qui a généré la prière chrétienne et, avec elle, l'organisme ecclésial. Cette structure était en eux sans eux (Jn 15,16) et elle y opérait le vouloir et l'agir (Ph 2,12).

On admettra donc ici que pour comprendre l'histoire de cette partie de notre espèce, il y a tout lieu d'explicitier le "postulat" de ceux qui la vivent, la pensent et l'expriment. Ce postulat, comme l'étymologie l'indique, est lui-même une prière: il consiste en la demande que leur esprit adresse à l'Esprit et qui a pour objet le voeu qu'existe et insiste le principe - le prince - qu'ils invoquent.

2. Ecartés. Pour les porteurs-portés du groupe-Eglise, il n'a jamais été facile d'être fidèles à leur essence. On constate en effet que, dès les années 50, Paul a réagi sur sa droite contre une forme de gnose qui en inclinait certains à penser qu'ils étaient un avec le Dieu et Père par leur propre activité de science et de sagesse et, sur sa gauche, contre une forme d'illuminisme où des enthousiastes prétendaient avoir dans leur esprit une expérience vive de l'Esprit divin. Dans les deux cas, ce qui faisait difficulté c'était l'événement-Jésus, le scandale de la croix, la dualité de Dieu et du Monde ou de l'Homme, la médiation, le refus à l'invocation. Les deux mêmes sortes de déviance se manifestèrent encore au 2e s., la première chez les Gnostiques, la seconde chez les Montanistes, et de nouveau aux 3e et 4e s. dans la théologie savante (subordinationniste, modaliste, sabellienne, arienne) et dans la spiritualité (messalianisme). La solution chrétienne fut la structure où les trois instances du divin sont, d'un côté, consubstantielles, d'un autre côté, structurellement homologues à des instances anthropocosmiques.

3. Crise. Au moment où l'Eglise (=christianisme) allait prendre forme, dans certains milieux d'intellectuels ou de pieux, la prière était en crise. Beaucoup ne savaient plus s'il était raisonnable de prier et, s'il l'était, ne savaient plus comment prier comme il faut (Rm 8,26) et éprouvaient le besoin de l'apprendre de quelqu'un qui le savait (Lc 11,1). Chez les Juifs, on se demandait s'il fallait prier sans cesse ou parfois, en peu ou en beaucoup de mots, dans le secret ou en public, en tous lieux ou seulement à Jérusalem, pour la justice, le règne et la gloire de Dieu ou pour la nourriture et le vêtement, pour le salut de tous ou contre les ennemis. D'autre part, chez ceux des Grecs qui se représentaient un univers biparti, la prière semblait vaine et inopérante, puisque, au ciel et dans le monde supralunaire aux cycles réguliers, la volonté du ou des dieux se fait avec nécessité, tandis que, dans le monde terrestre et infralunaire, les événements se produisent au hasard et, le plus souvent imprévisibles et mauvais, ils ne peuvent venir de quelque puissance bonne. Entre deux extrêmes et excès de la pensée - magique, mythique - le mouvement chrétien a cru avoir trouvé et devoir proposer une voie médiane, droite et rectifiante, à la fois mystérique et sacramentelle (cf. Ep 5,32 et la traduction latine du grec *mysterion*): en relation vive avec le tout du réel et dans un rapport privilégié avec une de ses parties contingentes, une corporalité choisie comme principielle et totalisante.

4. Antécédents. La forme proprement chrétienne de la prière avait été préparée tout au long d'un millénaire de recherches au cours desquelles des traditions archaïques puis généralement proche-orientales (cananéennes, égyptiennes, mésopotamiennes), enfin bibliques (hébraïques, israélites, judéennes, juives) avaient été sélectionnées, colligées, écrites, canonisées.

On notera en particulier trois contributions majeures. D'un côté, la tradition avait retenu plusieurs noms divins, en particulier ceux de Dieu, de Seigneur et d'Esprit. Et elle avait conservé un recueil de psaumes où toutes sortes de prières étaient adressées à ceux auxquels renvoyaient ces noms. D'un autre côté, elle avait sévèrement censuré la magie ou exaspération irrationnelle de la technologie, la gnose ou autosuffisance de la sagesse, et l'idolâtrie ou culte des images autres que celle de l'Homme et du Fils de l'Homme. Aussi, les destinataires de ces traditions longuement revues et corrigées étaient-ils exhortés à ne pas employer en vain ou magiquement le nom de Dieu, à invoquer le Seigneur et à mettre en lui leur confiance, à attribuer les biens à l'Esprit et non pas à l'oeuvre de leurs mains.

5. Accomplissement. Là-dessus, les manières de dire, de faire et de pàtir de Jésus de Nazareth furent décisives pour la suite de l'histoire. Il avait pàlé de Dieu comme d'un Père et cela d'une façon unique; il avait agi avec une puissance qu'on jugeait comparable à celle que la tradition attribuait au Seigneur; il était mort de telle manière qu'on avait le sentiment que le souffle divin et vivifiant qu'on attendait pour les derniers temps (Jl 3,1; Ac 2,17) avait commencé d'être donné. Ces attitudes firent une profonde impression sur quelques-uns qui, partageant ensuite leurs souvenirs, en reconnurent l'originalité, l'exemplarité et la complémentarité. Aussi ceux-là eurent-ils la conviction qu'ils avaient été choisis pour prendre la suite de Jésus en le recevant lui-même de Dieu pour modèle et en s'appuyant comme il l'avait fait sur la paternité de Dieu, la puissance du Seigneur et la vie de l'Esprit.

Ils l'ont ainsi de mieux en mieux compris comme étant par nature prière et intercession (Rm 8,34; He 7,21; 1 Jn 2,1), médiation immédiate entre le premier et le dernier, l'alpha et l'oméga, le Père et l'Esprit. Chez lui, ont-ils pensé, l'agir coïncide avec l'être. Prier n'est pas en lui un acte distinct de celui par lequel il existe. Il est relation relationnante, lieu d'inclusion totalisante: le Père est en lui, lui dans le Père, lui dans ses disciples et eux en lui (Jn 10,38; 14,10; 17,21). Eux se convainquaient qu'en priant par lui, avec lui et en lui, ils ne pouvaient pas ne pas obtenir ce qu'ils demandaient (Jn 14,13s; 16,16.23). Et même, ils l'avaient déjà obtenu (Mc 10,24): car c'est tout un que de demander et de recevoir (Mt 7,7), la demande étant le lieu où le don est infailliblement reçu, fût-ce sous des espèces apparemment contraires au besoin qui avait suscité la supplication.

6. Formules. D'après Rm 8,26, en tant qu'elle est crue être, en ceux qui suivent Jésus, l'effet de gémissements de son Esprit, la prière chrétienne n'est pas seulement formulée, elle est in formulable. Aussi, des formules qui existent peut-on dire que, plutôt que des expressions de cette prière, elles sont des moyens de l'induire. Tels des signaux, elles indiquent un chemin et elles acheminent effectivement vers un état où les priants peuvent recevoir l'assurance que ce sont moins eux qui prient que l'Esprit qui prie en eux.

En se rendant attentifs aux signes, en mimant corporellement et rituellement par des gestes et des mots une prière toujours déjà là, ils se disposent et sont disposés à recevoir la ferme conviction que leur crainte de mourir qui se manifeste dans leurs gémissements informulables est en eux l'expression d'un autre qu'eux. Cet autre est celui-là même qui a mis en ses images et ressemblances cette différence d'avec lui: un désir naturel de vivre et une impuissance tout aussi naturelle à le réaliser par eux-mêmes. Mais lui, en gémissant en eux sans qu'ils puissent jamais amener au langage clair et distinct de qui leur arrive, il les entretient dans la confiance qu'il a, lui, la capacité de réaliser le vœu d'existence pleine et durable qu'il a déposé dans un registre de leur être plus profond que leur cœur même (1 Co, 2,9-10).

7. Structures. Dans sa forme matthéenne, l'oraison dominicale, qui est adressée au seul Père, souhaite d'abord que son nom soit particulièrement honoré et que sa domination (Sur l'Ennemi: la Mort, 1 Co 15,26) se manifeste. Mais ensuite elle évoque la soumission à sa volonté que le Fils, une fois pour toutes et pour tous au milieu du temps, a consentie, puis elle aligne des demandes pour le "nous" chrétien dont d'autres textes montrent qu'il y est répondu par le don de l'Esprit. Dans cette formule, le schème sous-jacent n'est pas encore explicite. Par analogie à ce que l'on sait par ailleurs, on peut le décrire comme ternaire mais non pas comme expressément trinitaire. L'explicitation s'est faite au cours du premier siècle de l'existence de l'Eglise. C'est alors en effet qu'a pris forme le canon de la prière eucharistique. En même temps qu'elle est de louange, de remerciement et de demande, la règle de foi s'adresse au Père par le Fils dans l'Esprit. Elle loue le Père pour ses oeuvres de création et de recreation, (préface), elle remercie pour son oeuvre par excellence accomplie dans le mourir vivifiant de Jésus (mémorial, "consécration"), elle implore diversement l'Esprit (épiclese). Et là, afin d'être en communion avec le Père et le Fils (1 Jn 1,1-4) et avec les premiers transmetteurs, et avant de "communier" au corps et au sang de Jésus (1 Co 10,16s), l'assemblée récite l'oraison dominicale. Ce sera donc pour avoir ainsi unanimement prié pendant trois siècles que l'Eglise, à Nicée en 325, sera en mesure de formuler une explicitation de second degré, qui est celle de son "exomologèse" ou "con-fession" ou aveu et vœu commun: l'énoncé de la parole (re)créatrice qui opère son unanimité et, par là, sa qualité de servante du projet divin de totalisation (1 Co 15,28).

8. Genèse. On l'a insinué ci-dessus: outre ses antécédents historiquement repérables, la structure triado-trinitaire de la prière chrétienne a quelque chose de transhistorique. On peut la comprendre comme la venue au jour au milieu du temps de deux ensembles ternaires qui sont, par rapport non seulement à l'Eglise mais à l'humanité entière, ce qu'est le code par rapport à l'organisme. Il y a: d'une part, la triade des divins (Dieu, Seigneur et Esprit); d'autre part, celle des instances temporelles (passé, présent, futur) considérées ensemble comme un continu que la pensée fragmente et aussi comme cela que redoublent dans la présubjectivité soit la rétention, l'attention et l'attente, soit la foi, l'amour et l'espérance, ces trois qui demeurent (1 Co 13,13). Ces triunités précèdent et fondent, comme une archiécriture, la littérature, la culture et la nature. Et c'est dès le sein maternel qu'elles crient et c'est par effraction, fracassant la censure, qu'elles forcent leur entrée dans la subjectivité. Elles sont parole et, comme un glaive, celle-ci pénètre jusqu'au lieu où la psyché et l'esprit vont à ^{leur} rencontre l'un de l'autre et où elle intervient comme l'instance critique qui juge tout ce qui se passe dans le cœur (He 4,12). L'Eglise peut ainsi se comprendre comme la région de l'être où, après avoir suffisamment développé l'organisme macro-anthropique, le code génétique ne cesse de se reproduire lui-même en une micro-anthropie dont la fonction est d'être toujours en travail d'enfantement jusqu'à ce que soit complet le nombre des choisis (Jn 16,21; Ap 6,11). Ainsi, c'est lorsque, communautairement ou personnellement, le corps ecclésial gémit à ne pouvoir porter au langage de la non-contradiction le mourir qui le fait vivre et le rend vivifiant, qu'il lui est donné de croire et de savoir (d'un savoir de foi, Jn 6,68) ce qui s'opère en lui sans lui et d'y correspondre. C'est là par excellence le moment où il est instruit par Dieu (Jn 6,45; 14,26). Inversement, quand il surabonde de joie au milieu de ses tribulations, que les noms divins montent de son cœur à ses lèvres et qu'il croit comprendre quelque chose à l'histoire universelle, il sait que la raison pour laquelle il est visité (Lc 19,44; 1 Pi 2,17), c'est qu'il en vient à toujours mieux accueillir la faiblesse comme le lieu par où passe la force de son visiteur (2 Co 7,4; 12,9s).

9. Cri. La distinction qu'on observe dans la Bible entre la lamentation et l'action de grâces ou la louange n'existe pas dans les prières babyloniennes que les fouilles ont fait connaître. Le plus souvent, celles-ci sont des plaintes suivies de remerciement. La comparaison suggère que ce sont les priants bibliques qui ont séparé en premier lieu l'action de grâces de la lamentation et, en second lieu, la louange de l'action de grâces et qui ont produit autant de formes littéraires distinctes (par ex., voir Ps 29-35). Les auteurs de ces transformations témoignent ainsi d'un progressive aversion de soi et conversion à Dieu. Ils ont déplacé l'attention du souci des besoins corporels personnels ou collectifs à la mémoire des faveurs déjà reçues, puis soit à la célébration festive de la pure bonté et justice divine soit au souhait que celle-ci se manifeste selon son bon plaisir pour son nom soit reconnu et proclamé saint et que son règne vienne. Ainsi, lorsqu'elle est parfaite, la prière est de louange avant que de remerciement et de remerciement avant que de demande. Le priant est alors en acte de connaissance de l'autre avant qu'il ne le devienne de lui-même. Il s'éprouve connu avant que de connaître (1 Co 8,2). L'altérité précède la même. L'acte dont le sujet est le lieu implique l'existence d'une puissance qui est digne d'être louée plus pour ce qu'elle est que pour ce qu'elle possède et peut donner. C'est ce qu'illustre la forme la plus fondamentale de la prière, celle qu'on a appelée le cri primal.

Le pépiement de l'oisillon au sortir de la coquille et le vagissement du nouveau-né au sortir du sein ne sont pas des actes dont on puisse dire qu'ils sont élicités par les jeunes vivants d'où ils sont entendus. Plutôt donc qu'à celui de l'agir, le cri appartient à l'ordre de l'être. Il est constitutif et essentiel, tel un propre qui découle d'une essence et confine à l'existence. Ce ne sont pas les petits eux-mêmes qui crient, ça crie en eux. Ils sont ainsi faits que leur incapacité à continuer d'exister par eux-mêmes et leur ordination à exister en dépendance de vivants apparentés font qu'en eux se fait entendre un son plaintif ou joyeux qui signale leur présence commençante et fragile à d'autres qui se sentent concernés. Manifestation de l'acte d'exister, leur cri postule et instaure l'existence d'une relation bipolaire et il fait exister l'un des pôles comme terme tout de manque et de besoin et l'autre comme terme capable de répondre à la demande.

10. Universalité. L'humain qui prie comme il faut c'est comme avec la prière ontologique cosmique autant que microcosmique. En effet, il n'y a pas que les animaux et les humains qui crient et prient et espèrent. Il y a aussi les montagnes et les fleuves, les cieux et les astres, la pluie et le vent, la chaleur et la froidure, la nuit et le jour (Dn 3,56-81; Ps 93; 96-99; 148; 104,27). Et si, chez les humains, c'est le souffle divin qui gémit en eux, ce doit être lui aussi qui implore dans toutes les créatures. Celles-ci sont dites sans raison mais elles sont traversées par une raison que la raison humaine, laissée à elle-même, ne connaît pas (Rm 8,22-23.26).

11. Cercle. La prière se manifeste en différents lieux de l'être humain. Ces lieux sont des systèmes: neuro-musculaire (en particulier laryngo-buccal), linguistique, imaginaire, affectif. Corrélativement, la prière est soit gestuelle et vocale, soit cognitive et mentale, soit contemplative et transcendante, soit affective et primale. Dans la sphère polycentrique qu'est l'humain, ces quatre configurations cherchent à s'emprunter leurs valences et leurs attributs. Quand elle est vraie et qu'elle se manifeste comme surtout vocale, la prière reste, au moins subconsciemment, cognitive, représentative et affective. Lorsqu'elle est plutôt mentale, les mécanismes de la parole fonctionnent mais de manière inapparente et la pensée s'enlève sur un fond d'images et d'affects qu'elle ne considère pas comme tels. Dans l'oraison de quiétude ou de simple regard, la pluralité des mots, des idées et des représentations tend à s'abolir dans la seule image à laquelle le vœu de l'orant est d'être identifié. Dans l'oraison mystique, l'humain est un lieu du monde caractérisé par des soustractions et des privations indissociablement désolantes et jubilatoires, où l'acte de prier, plutôt qu'une activité ou une performance, est une disposition à recevoir et à consentir. Entre ces quatre, il y a circulation vitale et, dans le cas idéal, la prière est une recherche dont l'aboutissement est quelque chose comme la quadrature du cercle. Aussi, lorsque ceux qui sont instruits par Dieu prient comme il faut et laissent l'Esprit pousser en eux cette sorte de gémissement qui ne peut être converti en paroles, il apparaît que le cercle herméneutique qui embarrasse tant les interprètes, loin d'être pour eux une aporie, est la voie même qui, depuis la vie et par la vérité, conduit à la vie éternelle.

12. Réduction. La difficulté de bien parler de ces figures de la prière tient au fait de l'interpénétration des composantes d'une même réalité qui, dans le discours, sont désignées par des mots différents et qui, dans la vie, sont manifestées par des manières distinctes de dire, d'agir et de pâtir. Selon la logique formelle, l'intellect parvient à penser cette pluralité lorsqu'il réduit les termes aux relations qui les terminent, les relations

au réseau où elles résorbent leurs différences, le réseau à la substance unique qui le sous-tend, et la substance au pur acte d'exister qui, lui, est irréductible, absolument premier et "postulé". Mais la logique de l'existence échappe à l'existant. On comparera donc les jeux de langage et de non-langage de la prière chrétienne à la façon dont les spécialistes de la théologie trinitaire ont parlé de la communication des idiomes. Les noms de père, de fils et d'esprit, de louange, de remerciement et de demande, les figures multiples de la prière sont différents, mais le référé de ces référents idiffère. Les différences deviennent des médiations dont la fonction est de mettre en rapport des contraires. Et de même qu'on a dit de la musique qu'elle est ce qui reste du langage quand on en a soustrait les significations, on dira de la prière qu'elle est la substance même du langage et de l'existence lorsque, non seulement les signifiés mais les signifiants eux-mêmes, multiples et successifs, ne font plus signe qu'à la manière d'une trame sonore orientée vers un point d'orgue. En ce point-événement, ayant suspendu son vol, le temps devient pure signifiante et confine à l'éternité, à la présence totale et totalisante en qui s'abîme ce qui chez les hommes se dit encore passé et futur.

13. Définitions. Chez les successeurs de Jésus, la prière tient pour moitié de l'être et pour moitié de l'agir et du pâtre. En termes issus de la pensée grecque, la prière est une élévation de l'âme vers Dieu. L'âme est forme d'un corps terrestre mais se déprend de son lieu et s'élève vers un modèle qu'elle se représente céleste et très haut. En termes plus bibliques et évangéliques, la prière est plutôt une descente de l'esprit divin au plus profond de la chair gémissante et désirante. Selon la première définition, l'humain est représenté par la partie réputée noble de son être dual, partie qui use de sa capacité naturelle à s'élever. Selon la seconde définition, l'humain est représentée par la partie faible, mortelle et craintive, par la chair et le sang, par la chair virtuellement exsangue dont la suprême capacité est de laisser gémir en soi un esprit autre et même (Rm 8,26; Mc 13,11; He 2,14s; Ga 4,6). Dans la prière-élévation, l'activité humaine a plus de place, elle est un appel de l'homme à Dieu. Dans la prière-descente, la passivité domine; elle est un appel de Dieu à l'homme. Celle-là est déterminée par des formules traditionnelles, elle est inscriptible sur la pierre ou le papyrus, elle use de méthodes et de techniques. Celle-ci est d'abord indéterminée, informulée, singulière; si elle s'écrit, c'est par le souffle divin en lettres de feu et dans une région de l'être qui est appelée le cœur. Cependant, les expressions de la prière de l'âme peuvent être des moyens de descente en direction de la prière de l'esprit et, normalement, celle-ci s'autodétermine dans les formes élaborées par celle-là.

14. Exercices. Les premiers priants chrétiens se sont réfléchis comme étant dans le Christ - en l'amour qui le meut et eux avec lui - et comme les sujets tantôt d'une descente dans les profondeurs, tantôt d'une ascension dans les hauteurs, tantôt encore d'une exploration dans la largeur et la longueur et toujours sous l'effet d'une donation infinie (Ep 3,18; 4,7-10). Aussi se sont-ils mutuellement exhortés à une pratique de la prière qui les dispose: d'abord, à voir puis à renoncer à la vue; ensuite à écouter puis à suspendre l'écoute; et alors à sentir et goûter puis à pâtir les choses divines; enfin à se laisser toucher et guérir par la parole de vie et, ainsi, à être en communion avec les premiers à qui il a été donné de palper et d'annoncer la parole de vie (Mt 8,3; Mc 8,31s; 1 Jn 1,1-4). Ces convaincus s'exerçaient ainsi à ne pas se conformer au monde (Rm 12,1s), à être dans le monde sans en être (Jn 17,14), à user du monde comme n'en usant pas (1 Co 7,28-31), à constamment surmonter la tentation récurrente de la puissance dans les ordres économique, politique et religieux (Lc 4,1-13), et à être confiants qu'ils ne seront jamais tentés au-delà de leurs forces (1 Co 10,13).

15. Hésychasme. Plus tard, lorsque l'Elise fut devenue un christianisme et, en partie, une religion d'Etat, et que le monde ou le siècle sembla à certains incompatible avec la radicalité évangélique, bon nombre de baptisés se firent eunuques pour le Royaume de Dieu: "monachoi" (célibataires, puis anachorètes et enfin cénobites). Les vieux moines (hésychastes) disaient alors aux jeunes candidats à la prière, en impératifs latins: fuge, tace, quiesce. Fuis le monde des choses visibles; tais-toi et cesse de prêter l'oreille aux bavardages des hommes; apaise ton coeur et ne le laisse troubler par rien. Et alors aie confiance que, ainsi disposé, l'Esprit te visitera et te révélera ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas entendu, ce qui n'est pas monté au coeur de l'homme et que Dieu révèle par son Esprit à ceux qui l'aiment (1 Co 2,9s). Mais il arrivera que des chrétiens vivant dans le siècle soit se croiront exemptés de prier à cause de ces priants qui prient en leur lieu et place, soit croiront devoir prier comme le font les moines et négligeront de faire de toute leur vie cette adoration en esprit et en vérité qui doit être celle de tout le peuple de Dieu dans le monde.

16. Mu. Mu est une onomatopée, une imitation sonore du mugissement des bovins. Le vocable a ensuite servi de radical à quelques formations telles que mutisme, murmure, motus, mystère, mystique. Dans l'alphabet, la lettre mu est au centre, à mi-chemin entre alpha et oméga. Dans l'Apocalypse, l'alpha et l'oméga sont deux désignations différentes d'un même être, lequel est le premier et le dernier et est au principe du temps et à sa fin (Ap 1,8; 21,6; 22, 13). Il est aussi en son milieu, en sa plénitude (Ga 4,4; Mc 1,14; Ep 1,16). Car il était, il est et

il vient (Ap 4,8). Il est ainsi le lieu de la manifestation du mystère ou secret du roi (Dn 2,23; Rm 16,25s; Ep 3,8; Col 1,27). Le mystère est à la révélation ce que, généralement parlant, l'innommé est au nommé et le caché au manifeste. Et il arrive que le dévoilement rende muet celui à qui le projet divin est communiqué (Dn 8,27). Plus particulièrement, le secret du roi est le corrélat de la connaissance qu'en eurent ceux à qui il fut donné de croire et de savoir que l'institution de la royauté devait s'accomplir en effet de manière paradoxale dans la défaite apparente du dernier envoyé du Grand Roi (Mc 12,6; Jn 18,36-38; Ap 17,14;; 19,10). Depuis lors, lorsque la mer mugit et que les grandes eaux montent jusqu'au coeur de ceux qui s'exercent à entendre le mystère et qui, parfois, n'y entendent rien (Ap 6,10), le maître de l'histoire commande aux flots de faire silence, la mer apaise sa fureur et les témoins qui, jadis, s'interrogeaient (Qui est donc celui-là, Mc 4,41), acclament l'Agneau immolé en un cantique qu'eux seuls connaissaient (Ap 5,6a-14; 14,3; 15,3). Ce cantique, ce cri, cette acclamation sourd des profondeurs (Ps 130) mais il retentit au plus haut des cieux, d'où d'ailleurs il vient (Lc 2,14; 3,22; Ps 29). C'est dans ces situations-limites que la prière des créatures coïncide au ^{plus} près avec la structure dynamique du divin, tendue qu'elle est entre une origine sans commencement et un terme qui n'a pas de fin. Il s'agit d'un terme qui est identique au principe et qui y assimile ceux qui, lorsque les mots défontent ou que des interlocuteurs sont de mauvaise foi et les méprisent, s'exercent à se taire comme l'a fait celui qu'ils s'appliquent à imiter.

R.B. 14.03.91

Compléments (26.04.91)

Mise en perspective historique de la prière pour aujourd'hui

Minicycles historiques (J.B.Vico etc):

Printemps	Age des dieux	Religion	Théisme	Créature
Eté	Age des Héros	Culture	Humanisme	Animal raisonn.
Automne-h.	Age des Hommes	Nature	Matériel.	Etre-au-monde

Mégacycle occidental (euro-atlantique):

Moyen Age: clercs, papauté...

Renaissance et Réforme ou première modernité: Descartes, Luther

Seconde modernité (19-20e s.): industrie, argent.

Holocycle (A. Comte):

Ere théologique

Ere métaphysique (philosophique)

Ere positive (technoscience)

Généralisa_tion de la confiance en la puissance, en la domination des animaux techniciens sur la nature?

Dieu est mort (Hegel, Nietzsche), l'Homme est mort (Foucault, Lévi-Strauss), l'Univers est mortel (trou noir).

Spiritualité christo-ecclésiale pour "les derniers temps" (Ac 2,17): 1) ne pas bouder le climat matérialiste-naturaliste de l'époque et le recevoir comme voulu de Dieu; 2) s'exercer à récapituler tous les jeux de langage (théiste, humaniste, positif); 3) concentrer l'imaginaire sur la Parole créatrice et sa reccentration en une Tête et un Corps (Christ-Eglise) comme sur la tradition absolument normative; 4) s'exercer à constamment remonter aux sources et redescendre vers la mer.

Remontée:

- 1) des chiffres: un et trois (trois personnes en une nature);
- 2) aux noms: Dieu et Père, Seigneur et Fils, Esprit et Saint;
- 3) des noms aux verbes (aux propositions et assertions; aux phrases nominales ou pronominales où l'élément assertif peut être une pause): "lui", "celui-là", "le mien", "Je suis", "Moi Lui";
- 4) des verbes aux pronoms (personnels ou démonstratifs);
- 5) des pronoms aux gestes (manuels, labiaux, oculaires) embrassant tout l'espace en un acte (yeux, mains vers le ciel; manducation);
- 6) des gestes aux cris, murmures, gémissements, rugissements, mugissements et, alors, s'exercer à les comprendre et consentir comme à des décompressions présubjectives et transpersonnelles d'une relation vive et, à la limite, sans termes assignables (où les différences s'annuleraient dans la ressemblance de l'image au modèle, dans l'acte d'exister quand il sera reçu comme suspendu, à l'intérieur du Même, à l'Autre qui est le pur acte d'exister).

LA PRIERE

Tableau de la rencontre du 28 avril 1991
Raymond Bourgault, animateur.

1. Mise en perspective historique
(Re: Tableau de la page 11)

Mini-cycle Méga-cycle Holo-cycle

Remontée vers le fondement (la profondeur de Paul Tillich)
par opposition à la représentation en hauteur.

Un & Trois
Père Fils et Esprit
Je suis, moi, Lui (soi à Soi)
Pronoms
Gestes
Cris (gémissements)

2. Ecartis - Redressement

Connaissants Enthousiastes (Paul)
Gnostiques Montaniste (IIe s.)
Ariens Messaliens (IIIe s.)
Objet Sujet (XVIIe s.)
Dieu Esprit
Théologiens Charismatiques

Pré-sujet

Objet - Agent

Père ----- Fils ----- Esprit
Jésus crucifié

3. Structure trinitaire.

Notre Père (1er segment)
Eucharistie (2e segment)
Symbole (3e segment)

4. Lieux / Type de prière

Vocale:

Mentale:

Transcendantale:

Primale:

X	.	.	.
.	X	.	.
.	.	X	.
.	.	.	X

